

ICI MIEUX QUE LA-BAS

Un vrai 8 Mars

Hier, c'était le 8 Mars, journée internationale de la femme. Hier, pendant toute une longue journée, pendant vingt-quatre heures pleines et entières, on a célébré nos mères, nos sœurs, nos compagnes, nos amies. Toutes affaires cessantes, on s'est rappelé que derrière chaque homme, grand ou petit, moche ou beau, intelligent ou bête, il y avait une femme. On s'est rappelé aussi que cette femme était vraiment derrière. Quand elle n'est pas cachée, elle se cache elle-même. On ne la voit pas, c'est un fantôme déguisé en diable dont on exige de ne pas laisser trop traîner ce qui pourrait titiller les tentations édiennes de l'homme qui ne se retient pas. Hier, on a fêté la femme et, ce matin, on a encore comme une gueule de bois qui fait que les mots se perdent et qu'on ne sait plus quoi dire. Hier, et c'est le scoop, on a répété ce qui se dit exactement depuis toujours sur la femme algérienne, sa participation à la lutte de Libération nationale, sa contribution précieuse et inestimable et irremplaçable à la bataille de l'édification nationale et... Et quoi d'autre ? Oui, hier, on a ressorti tout le tintouin habituel, le langage des

fleurs à la place des noms d'oiseaux habituels, pour faire oublier, le temps d'une course du soleil, les ténèbres dans lesquelles, au nom de valeurs qui s'éparpillent, on tient la majorité de la population algérienne.

Hier, les plus lyriques d'entre nous, parfois même les plus sincères, ont sorti leurs meilleurs accents, leurs mélodies sirupeuses rangées dans l'attente de l'usage annuel, pour chanter la femme. Eh oui, heureusement pour nous, pour la poésie, il y a des lyres et des dates comme le 8 Mars pour rafraîchir quelque peu des couplets défraîchis, raviver les couleurs de la palette conventionnée. Heureusement ! Hier, comme tous les 8 Mars depuis que la femme a imposé qu'elle est autre chose qu'une moitié au sens mathématique du terme, on a redit au souffle près les mêmes choses...

Pour autant, et depuis le temps, la question reste entière. Y'en a qui l'ont résolue par le tranchant des mots et y'en a qui demeurent dans la même interrogation. Vaut-il mieux une demi-journée dans l'année où la femme a droit, quand elle travaille, à un congé, parfois à une fleur et même à un peu de consi-

dération humaine ou faut-il, tant qu'à faire, continuer à la ravalier à un statut de «moitié» ? Y'en a qui disent que, malgré tout, la demi-journée du 8 Mars est une bonne chose. D'autres, ils disent, eux, elles disent, elles, que ça ne change rien à rien, que le 8 Mars n'est qu'une excuse de tout ce qui se fait contre la femme tout au long de l'année et, au fond, qu'on n'a pas besoin de cette hypocrisie. Textuel !

Où peut-on se poser dans ce salmigondis ? Il y a, entre autres, une façon un chouïa rigoureuse d'approcher la chose. La célébration du 8 Mars, et l'hommage rendu aux femmes sans qui le pays marcherait sur un seul pied, et pas forcément le bon, doit trouver un prolongement sur le plan du combat politique pour être autre chose qu'un épisode parmi d'autres de cette «celebrite» et de cette «commémorite» qui nous permet, dans ce pays, de se donner bonne conscience. Le sort fait à la femme, dans son statut personnel, à travers le code de la famille rend dérisoire la célébration du 8 Mars. Cette dernière ressemblerait presque à une vaste et funeste plaisanterie. Même allégé, amendé, je ne sais quoi, le code de la famille

demeure un carcan inexorable à la citoyenneté de la femme algérienne. Les réalistes nous disent : «Dans une société comme la nôtre, pas possible de faire autrement.» Et d'ajouter : «Ça peut choquer les gens.» Mettre fin à la polygamie et au tutorat, c'est choquer les gens. Revenir à l'avant-1984, année orwellienne au cours de laquelle le FLN finissant allait envoyer sa flèche du Parthe sous forme de code de la famille, c'est choquer les braves gens. Comment a-t-on pu vivre sans code de la famille pendant vingt-deux ans, de 1962 à 1984 ? Comment a-t-on pu marcher, respirer, sentir avec notre nez national, le nif, sans ce texte de loi qui «moralise» la société ? Depuis la mise en œuvre de l'économie de bazar, code de la famille ou pas, le chômage et la paupérisation ont bouleversé les mœurs en Algérie.

Paradoxalement, la femme trouve dans le besoin une certaine forme de liberté, celle au moins de travailler. Dans l'espace social public des villes, la présence des femmes est beaucoup plus importante qu'il y a vingt ans, la pression religieuse, pourtant plus contraignante, n'y pouvant rien. La libération



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

de la femme risque de se faire contre les revendications politiques et militantes, imposée qu'elle pourrait être par la vie. La libération juridique, elle, pourrait prendre un certain temps. Il n'est pas plus question d'abrogation du code de la famille que de zapper la célébration du 8 Mars.

Et même si, dans une volonté d'unir l'une et l'autre, on s'amuserait à déchirer une feuille du code de la famille chaque 8 Mars à partir d'hier, il faut quelques siècles pour que la femme algérienne soit l'égal de l'homme algérien. Hier, c'était le 8 Mars. Oui, 8 Mars.

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

T'ÉTAIS OÙ À C'TÉPOQUE ?

Mauvais temps. Il va persister.

Au moins jusqu'en 2009

Sacré Si Farouk ! Impayable Monsieur Ksentini ! Il dit être contre l'emprisonnement des journalistes. Et il dit aussi, dans la foulée, que le pire ennemi de l'Algérie, c'est RSF, Reporters sans frontières. De l'art de ne pas se mouiller tout en donnant l'air de suer du paletot pour ses compatriotes journalistes. Très honnêtement Si Farouk, à choisir entre votre observatoire au nom aussi imprononçable que n'est visible son action et RSF, y a pas photo ! Je signe pour RSF des deux mains, et s'il faut ajouter l'empreinte des pieds, je la rajoute volontiers. Parce que voyez-vous, Si Farouk, de RSF, j'ai le souvenir d'une organisation présente quand les flics et les juges de Abdekka nous poursuivaient de leur assiduité. Par contre, je n'ai pas souvenance d'avoir croisé un communiqué de votre Commission nationale consultative de promotion et de protection des droits de l'homme qui ait osé un mot pour dire halte à la répression qui s'était abattue alors sur les titres indociles. Je vous trouvais immensément, «sidéralement», «galactiquement» silencieux

quand nous étions embarqués dans nos rédactions. RSF, elle réagissait quotidiennement, inlassablement, sans répit. RSF mon ennemi, Monsieur Farouk ? J'en redemande des ennemis comme RSF. J'implore d'en avoir des tonnes d'ennemis de cette nature et ayant ce profil. A notre arrivée dans les commissariats tôt le matin, c'est un communiqué de condamnation de l'arbitraire signé de RSF qui tombait sur les téléscripteurs. A notre sortie du commissariat, c'est un autre communiqué de dénonciation signé de RSF qui parvenait aux rédactions. A notre entrée le matin tôt dans les bureaux des juges d'instruction et dans les salles d'audience, c'est un communiqué signé de RSF qui s'élevait contre cette atteinte à la liberté de dire. A notre sortie tard le soir des mêmes tribunaux, RSF était encore là, à exprimer sa colère, sa réprobation et son rejet de l'arbitraire. Et vous, Ya Si Farouk ? Où étiez-vous ? Je vous trouve un tantinet gonflé aujourd'hui pour venir nous dire qui sont nos amis et qui sont nos ennemis. De grâce, laissez-nous cette liberté, Monsieur Farouk, de choisir nos amis. Et nos ennemis aussi ! Je fume du thé et je reste éveillé le cauchemar continue.

H. L.

